Cour
FRC
3195

DIOGENE
A PARIS.

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Gres. . . .

1790.

M+W 5653

NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO · THE NEWBERRY

DIOGENE

A SES LECTEURS.

NE t'attends pas, ami lecteur, à revoir ici ce scynisme impudent, qui me donna tant de réputation dans Athènes. Cet aveu doit t'étonner dans un philosophe de ma secte ! quoi qu'il en soit, je ne viens point ici mordre mes concitoyens; car apprends que Diogène est fr ançais, bon patriote, & ennemi aussi juré des aristocrates, qu'il le fut autrefois des faux philosophes de la Grèce; mais comme j'ai retenu quelque chose de mon humeur gaie & un peu satyrique, je m'en vais m'instruire moi-même, & te faire rire, peut-être à tes dépens, en parcourant avec toi les ridicules de cette immense capitale. Si tu trouves quelque vice dans mon langage, tu le pardonneras aisément à un grec nouveau débarqué sur les bords de la seine. Je n'aurois jamais osé parler françois, si je n'avois vu dans ce pays-ci des gens qui se mêlent de parler grec. Tu peux être sûr que j'aurois plus de respect pour la langue

française, que ces Messieurs n'en ont pour la nôtre, & que je ne l'écorcherai pas si impitoyablement. J'aurai du moins un avantage dont ils ne peuvent se flatter ; c'est que je ne déraisonnerai point impunément dans un idiôme mort & inintelligible, & que je parlerai pour me faire entendre. A travers les défectuosités de mon style, tu reconnnoitras toujours ma naïveté franche & impartiale ; mais je m'apperçois que l'air de France ne m'a pas entièrement changé : j'aime encore autant à babiller qu'autrefois. Il est tems d'en venir au fait.

DIOGENE
A PARIS.

Je me promenois dans le séjour des ombres, où j'étois confiné depuis une infinité de siècles. Je cherchois quelque compagnon avec lequel je pusse rire et plaisanter à mon ordinaire ; après avoir passé en revue presque tous les habitans des champs-élisées, j'apperçus dans un lieu écarté une ombre qui, loin de prendre part aux délices que l'on trouve dans ce lieu charmant, sembloit s'ensévelir dans de profondes rêveries. Je fus tenté d'en faire le sujet de mes railleries, et de m'égayer un peu sur son compte ; mais je sentis naître pour elle au-dedans de moi-même un intérêt secret dont je ne pus démêler le motif. Je l'abordai respectueusement ; mon aspect, il faut l'avouer, qui n'est pas des plus gracieux, lui causa un certain frémissement ; cependant, malgré l'aversion qu'elle avoit pour ma figure, elle s'efforça de me

faire l'accueil le plus obligeant. Il ne m'en fallut pas davantage pour reconnoître un françois. J'avois toujours entendu dire que ce peuple étoit le plus humain et le plus affable ; et toutes les ombres que j'avois vues de cette nation, avoient pleinement justifié cette idée. Je me sentis attendrir, et je sortis pour la premiere fois de mon caractere cynique. « Aimable étranger, » lui dis-je, je sens que c'est renouveller » vos chagrins ; mais l'interêt que je prends à » vous, m'oblige de vous demander quelle » en est la cause, afin de pouvoir les al- » léger. Seroit-ce donc un si grand mal » de quitter le séjour des mortels, sur- » tout lorsqu'après avoir bien vécu, on » vient recevoir ici la récompense de ses » bonnes actions ? Laisseriez-vous une fa- » mille éplorée et réduite à l'indigence ? » Daignez satisfaire ma curiosité ».

Après quelques instans de silence, il me répondit : « Quelque jeune que j'aie quitté la » vie, je suis bien éloigné de la regretter. » Quand on meurt pour la patrie, on a tou- » jours assez vécu. Mon épouse et mes enfans » sont à l'abri de la misere ; d'ailleurs,

» mes concitoyens ne manqueroient pas » d'y pourvoir. Tout mon regret est d'être » mort avant d'avoir vu les beaux jours » de la régénération françoise ».

Il m'apprit qu'il avoit reçu plusieurs blessures à la prise d'une forteresse qui servoit de rempart au despotisme, et que l'on appelloit *Bastille;* que tout l'art des médecins, n'avoit servi qu'à prolonger ses souffrances de quelques mois ; qu'enfin il étoit descendu dans ces lieux, mais que le regret empoisonnoit toutes les douceurs qu'il auroit pu y trouver.

Il me raconta tous les événemens fameux que la France avoit vu éclore dans son sein, et dont Paris avoit été le principal théâtre ; la prise des invalides, de la bastille, la décapitation des traîtres, la fuite des aristocrates, l'arrivée du Roi à Paris, où il avoit fixé sa demeure habituelle.

Tout-à-coup il me vint une idée assez bizarre ; je dis au françois de me suivre, sans lui communiquer mon projet. Nous allâmes ensemble au palais de Pluton. Nous le suppliâme de nous laisser sortir de son

empire, pour aller visiter celui des Lys, lui promettant d'y rentrer au tems qu'il lui plairoit de nous indiquer. Nous fûmes étonnés nous-mêmes de la hardiesse de notre demande, mais nous le fûmes bien davantage de sa réponse. Le souverain des ombres, soit considération pour le jeune héros, soit qu'il craignît quelqu'insurrection dans son royaume, n'osa nous refuser; il nous reçut même avec la plus grande honnêteté. « Jeune homme, lui dit-» il, je voudrois pouvoir te redonner à » la vie, mais cela est au-dessus de ma » puissance; toutefois je te permets de » retourner dans ta patrie; je ne prétends » point fixer le tems de ton séjour. Tu » es françois, je m'en remets là-dessus » à ce que l'honneur te dictera. Diogène » va t'accompagner; il ne sera pas fâché » de voir ce beau royaume ».

Nous remerciâmes Pluton; et après avoir pris congé de sa majesté infernale, nous allâmes nous présenter au nocher pour passer le fleuve. Il fit de grandes difficultés; enfin il consentit à nous recevoir dans sa barque, mais ce ne fut pas

sans

sans beaucoup de grimaces; pour l'égayer un peu, nous lui promîmes de lui payer largement notre péage, lorsque nous serions de retour. Nous vîmes aisément que cette promesse ne lui faisoit pas de peine.

Lorsque nous descendîmes, nous apperçûmes une foule d'ombres qui prierent le nocher de les recevoir. Mais il ne prenoit que celles qui avoient été inhumées, et qui portoient avec elles de quoi payer la barque ; nous en distinguâmes quelques-unes qui faisoient briller l'or à ses yeux, mais Caron, quoique naturellement très-avide, n'osoit enfreindre la loi qui lui défend de passer celles qui n'ont point été ensevelies, avant qu'elles aient erré cent ans sur les bords du fleuve fatal ; elles prierent instamment mon jeune compagnon de vouloir bien leur faire donner les honneurs de la sépulture, lorsqu'il seroit arrivé en France. Loin de les écouter, il ne daigna pa même les regarder plus long-tems. Je lui demandai pourquoi il les traitoit ainsi : « Ce sont, me dit-il, des traîtres qui » avoient juré la ruine de leur patrie. Les » uns ont eu la tête tranchée, les autres

» ont été pendus par leur concitoyens ?
» Celui-ci étoit gouverneur de la forteresse
» où j'ai reçu les blessures qui m'ont con-
» duit au tombeau. Celui-là étoit le pré-
» vôt des marchands, nom odieux et qui
» a expiré avec lui. L'un étoit à la tête
» des sangsues qui épuisoient nos finan-
» ces, l'autre, qui est son gendre, étoit
» intendant de la capitale qu'il n'a cessé
» de vexer qu'en cessant de vivre. Cet
» autre, étoit un jeune officier (1), qui a été
» massacré pour avoir osé fouler aux pieds
» la marque distinctive des bons patriotes.
» Ne méritent-ils pas l'exécration de tous
» les François » !

J'approuvai ses raisons, & nous nous rendîmes à la capitale de la France. Vous seriez sans doute, curieux de savoir comment nous y arrivâmes : car les ombres ne voyagent pas comme vous autres hommes. Mais outre que cela n'est pas nécessaire, ce récit entraîneroit trop de tems. Du royaume des François au séjour de Pluton, la distance

(1) M. de Belzunce, colonel d'un régiment à Caën en Normandie. Sa mort tragique est trop connue pour que nous la rapportions ici.

n'est pas petite ; d'ailleurs, si vous desirez le savoir, je ferai imprimer la relation de notre voyage, & vous pourrez la consulter.

La premiere chose qui me frappa à mon arrivée, ce fut un bruit confus d'instrumens ; je vis arriver à la hâte une foule de jeunes élégans avec un habit bleu & armés de pied-en-cap. Je demandai au François ce que signifioit cette affluence que je voyois s'accroître de plus en plus. Il me répondit que c'étoit les défenseurs de la patrie qui se rassembloient pour veiller à la sûreté de leurs concitoyens, qui en feroient autant à leur tour ; ceci, me dit-il, ne doit pas vous étonner. C'est ici comme à Athènes, tout citoyen est soldat. Ce n'est point la repris-je, ce qui m'étonne ; la comparaison est fort juste. Mais dans Athènes nos soldats, nos généraux, n'étoient point si recherchés dans leur extérieur. Milthiade, Thémistocle, Conon n'attendoient point, pour se ranger sous les drapeaux, qu'un baigneur eût étuvé leur joli minois, que leur chevelure, enfin toute leur personne respirât un air de galanterie. Je ne prétends

pas pour cela rabaisser le mérite de vos guerriers ; ce sont, je n'en doute pas, autant de Mars ; non pas peut-être tels qu'on voit ce dieu à la tête des armées dans un jour de bataille, mais tel qu'on nous le représente, lorsqu'un dieu, trop peu jaloux, le surprit dans les bras de son adorable épouse, & eut la simplicité d'appeller les habitans de l'Olympe pour les rendre témoins de son déshonneur. Déshonneur ! reprit mon compagnon, ah ! ce n'en est plus un ici ! Les maris auroient trop à rougir. Au contraire, c'est du bon ton aujourd'hui, & pour tout dire, en un mot, c'est la mode. Vous conviendrez avec moi, qu'entre concitoyens, tout doit être commun.

Pendant que nous parlions ainsi, les soldats se rangerent sous deux lignes, & après quelques évolutions, ils se mirent en marche ayant à leur tête des canaux de métal enchaînés, & d'énormes boules de fer. Je crus qu'ils alloient à un combat des plus sérieux, mais mon ami m'assura qu'ils alloient simplement se rendre chacun à leur portes ; que toutes ces ma-

chines n'étoient qu'une sage précaution; que cependant elle n'étoit pas inutile dans un tems aussi orageux. Lorsqu'ils furent entierement partis, nous nous disposions à nous en aller aussi de notre côté; mais un jeune homme qui se promenoit de long en large, avec une arme au bras, m'arrêta assez brusquement, me demandant, d'un ton ferme; « qu'êtes-vous donc, » Monsieur, pourquoi ne portez-vous pas » de cocarde » ? A ce mot, qui m'étoit inconnu, je restai interdit. Il me demanda une seconde fois qui j'étois. Je lui répondis, Monsieur, je suis un étranger, qui ne fais que d'arriver en France, & à qui il est permis, par conséquent, d'en ignorer les usages.--Mais si vous n'êtes, ni traître, ni aristocrate, pourquoi encore une fois ne portez-vous pas de cocarde? Je lui demandai ce que c'étoit qu'une cocarde; c'est ceci, me dit-il, en me montrant un morceau de ruban attaché à son couvre-chef (1). -- Oui, bon . . . Mais com-

(1) La même chose est arrivé à un étranger persan à l'entrée d'un promenade publique. Il fût vivement assailli par la populace & en reçut mille avanies. La

ment cela peut-il faire distinguer un bon d'avec un mauvais citoyen, à moins que ce ne soit un talisman merveilleux qui donne aux autres la facilité de pénétrer ce qui se passe au-dedans de vous-mêmes. Ces paroles adoucirent un peu le militaire, qui me présenta une cocarde, & me dit : « M. l'étranger, je suis bien fâché de » vous avoir arrêté ; mais si j'ai manqué » aux règles de la politesse, c'est que mon » devoir me l'ordonnoit. Je vous prie de » ne pas vous en formaliser ».

J'étois tout-à-fait étourdi d'une rencontre aussi imprévue. Je lui répondis confusément que je ne doutois nullement de sa politesse & de la pureté des ses intentions, qu'il étoit juste que le service public fût préféré à la commodité des particuliers.

Nous continuâmes notre chemin. Lors-

---

scène ne se serait pas terminé à l'amiable si une Marchande n'eut fait present à l'étranger d'un quart *de ruban Nationale*. On devroit bien sentir quel abus c'est d'inquiéter mal-à-propos les citoyens. Si quelqu'un n'a point de cocarde, à coup sur, ce n'est point un aristocrate. Ces MM. sont trop bien sur leurs gardes, & craignent trop d'être découverts. S'ils se trahissent, c'est par leurs paroles ou par leurs actions, plutôt que par leur extérieur.

que je me vis un peu avancé dans les rues de cette immense cité, je crus être égaré dans un labyrinthe, mais heureusement mon guide en tenoit le fil. Après une infinité de tours & de détours, il me conduisit dans une place très-vaste, ou nous vîmes une multitude innombrable qui refluoit sans cesse, & qui jettoit de grands cris. Nous nous informâmes de ce qui se passoit. Nous demandâmes de côté & d'autre qu'elle étoit la cause de cette affluence, & de ses clameurs réitérées. Tous nous répondirent qu'ils n'en savoient rien. Ceux qui survenoient nous en demanderent autant, mais nous ne pouvions les satisfaire. Tout-à-coup il s'éleva un grand cri : *qu'on le pende à la lanterne*. Ceux qui étoient devant nous, & que nous avions questionnés en arrivant, faisoient l'écho & répetoient, *à la lanterne*, ainsi que ceux qui étoient derriere nous, & qui nous avoient interrogés. Nous nous joignîmes à eux. Pour moi je me serois regardé comme mauvais citoyen, si je ne m'étois réuni à eux, pour dicter l'arrêt du malheureux, dont je ne connoissois ni la personne, ni le crime. Voyant que tout

le monde le condamnoit, je le condamnai aussi, & criai de toutes mes forces qu'on le pende (1). L'infortunée victime subit enfin sa condamnation. On promena sa tête en triomphe dans les rues. Nous attendîmes que la foule fut écoulée, afin de considérer tout à loisir.

Il me fit considérer un superbe bâtiment où l'on montoit par plusieurs degrés. C'est ici, me dit-il, que des concitoyens distingués par leur zèle & leurs talents pourvoient, par de sages ordonnances, à la sûreté & au bien-être des individus qui composent cette ville. Jadis l'aristocratie osa occuper cette place. Sous l'apparence du bien public, la perfidie du chef de l'ancienne municipalité, pensa nous engloutir sous la ruine de nos foyers. Mais aujourd'hui la sagesse & l'éloquence en personne, ont succédé à ce monstre avide de notre sang. Qu'il est préférable aux prétendus sages dont se glorifioit votre Grèce ! Les services qu'ils ont rendus à leur patrie ne

(1) Ce fait n'est point apocryphe. Il est arrivé à l'auteur. Il fut obligé malgré lui de crier sans savoir pourquoi.

sont rien en comparaison de ceux que la France reçoit tous les jours de cet homme incomparable (1). Aidé des lumieres d'un certain nombre de citoyens choisis, il s'occupe en ce moment d'établir & de perpétuer la félicité des parisiens.

Mais regardez, me dit mon Français, regardez derriere vous. Voyez ce reverbère à jamais mémorable. Auparavant il servoit à éclairer cette place; maintenant on y brûle de l'huile un peu meilleure & plus utile aux citoyens. C'est-là que les traîtres viennent reconnaître le néant des grandeurs humaines. Mais aujourd'hui que tout est calme, ou du moins paroît tel, pourquoi ne pas rattacher la lanterne. Oh! un instant, c'est un flambeau qui nous aidera à éclaircir un cahos très-obscur; la conduite des fermiers généraux. Nous ferons un peu dégorger ces sangsues.

---

(1) M. Bailli, maire de Paris, si connu par son éloquence mâle & sententieuse. On n'oubliera jamais le discours qu'il tint à l'assemblée dont il étoit président, lorsque le roi fit dire qu'il alloit s'y rendre le 15 juillet. « Qu'un long & respectueux silence soit l'accueil fait au monarque par les représentans d'un peuple malheureux. Plus d'une fois le silence a fait la leçon des rois ». Quelle noblesse! Quelle fermeté!

Après avoir tout examiné, je croirois ne vous contenter qu'à demi, si je ne vous menois voir le palais de notre auguste monarque, & toute sa cour. Il me conduisit donc vers un édifice qui paroissoit fort antique, mais dont un côté est à neuf, parce que le feu l'avoit détruit. Nous entrâmes par un jardin magnifique, & qui annonce le séjour d'un grand prince. J'allai de-là dans les galeries. Je parcourus tous les appartemens, mais je ne pus faire un pas sans voir une infinité de soldats tous armés; on eût dit une caserne de régimens. Mais, dis-je au Français, est-ce que vous avez peur que votre roi ne s'enfuie, que vous le tenez de si près. Non, gardez-vous de croire cela, me dit-il; comme la vie du monarque est très-précieuse, on veille exactement à sa sûreté, afin de le préserver des mauvais desseins des aristocrates. --- Tout cela est fort beau et fort bon. Mais quoique roi, j'aimerois mieux encore être Diogène dans mon ancien tonneau, que Louis XVI dans le palais des tuileries. Du moins je pourrois le rouler par-tout où bon me sembleroit, au lieu que le monarque est confiné dans une honnête prison. --- Voilà le langage des

aristocrates. Mais notre bon roi a dit lui-même qu'il ne seroit jamais trop près de ses sujets ; qu'il vouloit demeurer toujours dans sa bonne ville de Paris. D'ailleurs tout le monde voit bien les motifs qui le font parler ainsi.

Nous sortîmes du palais. Tout en parlant, nous nous promenâmes quelque tems dans ce magnifique jardin. Après en avoir examiné les beautés admirables, nous gagnâmes une terrasse, qu'on appelle la promenade d'hiver. Il y avoit une grande affluence de personnes de toute espece. Mon ami me dit que c'étoient les députés qui sortoient de l'assemblée nationale. Il m'en fit remarquer plusieurs qui portoient un habillement différent des autres. Ils étoient tous tristes, & baissoient modestement les yeux. Ce sont MM. du clergé, me dit-il, ce corps abusa jadis du pouvoir que lui avoient accordé l'ignorance & la superstition. Il avoit fait une hiérarchie purement spirituelle, une puissance révérée des peuples & rédoutée des souverains mêmes. Il jouissoit des revenus les plus considérables, exempt de toutes charges, il possédoit les plus beaux priviléges. L'on veut rabaisser aujourd'hui ces prélats mil-

lionnaires, & les plumer un peu. On veut faire renaître les beaux jours où l'église pauvre, n'en étoit que plus florissante. Voilà ce qui les met au désespoir. Regardez cet abbé dont l'air fier semble respirer la vengeance; seul il a défendu son corps contre toute l'assemblée. Voyez cet autre qui s'avance vers lui; c'est encore un défenseur zélé du clergé, dont il étoit l'agent. Mais leur éloquence & leurs efforts n'ont fait que retarder sa perte de quelques instans; on les a admiré, mais on a dépouillé Sion sans ménagement. Voyez cet homme qui semble insulter au malheur de ses confréres. C'est un prélat que la politique a porté à livrer le corps qui lui avoit confié ses intérêts. Il sait que l'on respectera les titulaires actuels. Son égoïsme l'empêche de penser à ceux qui lui succéderont dans le sacerdoce.

Mais examinez ce héros que tous les soldats saluent, & qui attire à lui tous les regards. C'est le chef, le commandant des troupes de Paris. Ce n'étoit point assez pour lui d'avoir rendu la paix au nouveau monde, & d'en avoir détruit les tyrans. Une gloire plus flatteuse lui étoit réservée, celle d'assurer la liberté de ses concitoyens. Je

ne m'arrêterai point à vous les faire connoître chacun en particulier. Un autre jour nous entrerons dans l'assemblée, & là vous pourrez en juger bien mieux que d'après tout ce que je pourrois vous en dire.

Le lendemain, nous nous rendîmes donc au lieu d'où nous avions vu sortir ces illustres personnages. Nous attendîmes quelques heures à une porte. Enfin, après avoir patienté, nous y entrâmes. Avant l'ouverture de la Séance, mon ami commença à m'entretenir sur cette Assemblée. Il me dit qu'il y avoit douze cents Députés ; que plusieurs avoient déjà pris la fuite ; que la plupart opinoient du bonnet, & assistoient par maniere d'acquit ; que quelques-uns même s'en dispensoient pendant des mois entiers, & n'en étoient pas moins payés ; qu'il y avoit certainement des gens bien intentionnés, mais que très-souvent la cabale décidoit de toutes les affaires. Au reste, me dit-il, vous allez le voir aisément.

Enfin la Séance s'ouvrit. On fit un ample récit des contributions, de dons patriotiques, &c. Quand on en vint à l'objet de la question, les uns parloient, les autres crioient, & se levoient pour imposer silence. Enfin, après plusieurs contestations tumul-

tueuses, on en vint à vouloir décider quelque chose. La moitié se leva ; l'autre resta assise. On commença à demander à chacun son avis. Trois avis de plus d'un côté déciderent la perte des places d'un millier d'individus. Enfin, on recommença le même tumulte qu'auparavant ; ce qui obligea de se séparer. » Oui-da, dis-je à mon ami, voilà » des gens qui vont bien vîte pour détruire ; » mais ils ne s'empressent guères de recons» truire ». Il m'objecta qu'il étoit impossible de bâtir un édifice avant d'avoir jetté le premier à bas. ---Cela est vrai ; mais pendant ce tems-là, où loge le pauvre maître de la maison ? L'architecte, le maçon, tous jusqu'au dernier, sont grassement payés, & se voient intéressés à traîner l'ouvrage en longueur le plus qu'il est possible, & le propriétaire, avec son argent, est obligé de loger à la belle étoile, exposé à toutes les injures de l'air, & ne sachant où trouver un asyle. Vous avez vu, me dit mon compagnon, l'Assemblée qui régle les destins de la France. Je vais vous en montrer de moins considérables, mais qui ne laisseront pas de vous intéresser. Il ne s'agit-là que des intérêts de cette Ville en particulier. Nous entrâmes dans une Assemblée de District,

(du moins, me dit-on que c'étoit-là son nom). Elle étoit un peu moins tumultueuse que l'autre. On y proposa qu'il fût permis aux Prêtres de se marier. Aussitôt on vit s'élever, en faveur de la motion, un grand nombre de Membres ; c'étoient, sans doute, des maris qui craignoient que Messieurs les Prêtres ne leur fissent présent de ce bois sans feuillage, ou peut-être qui desiroient avoir leur revanche. Mais ce projet fut avantageusement réfuté par une personne de bon sens, qui apporta des raisons très-convaincantes. Dans le moment où les esprits étoient le plus échauffés, un jeune Abbé se mit à crier : » Vous vous occupez » de donner des femmes aux Prêtres ; com- » ment voulez-vous qu'ils en achetent ? on » leur laisse à peine de quoi se nourrir. » Il s'éleva de grands éclats de rire ; mais ils ne furent pas longs. Un grand jeune homme d'une quarantaine d'années, demanda la parole. Un teint jaune & livide, des joues cavées, un squelette allongé, deux minces fuseaux qui soutenoient le fragile édifice ; voilà à-peu-près son portrait. Il commença par étaler un pompeux appareil de phrases. Après un quart-d'heure de longs complimens, il en vint au fait, & continua de dé-

642

biter un long discours empoulé. Quand il eut fini, je fus tenté de le siffler, croyant que l'Assemblée en alloit faire autant. Mais je fus trompé. Elle ne put le siffler ; elle étoit occupée à bâiller. D'ailleurs elle auroit eu tort : personne, je crois, n'avoit compris ce qu'il avoit dit, si ce n'est lui-même, encore n'oserois-je l'assurer ; seulement on entrevit qu'il s'élevoit contre le célibat ; il n'y eut qu'un autre suppôt de l'Université (car on m'assura que c'en étoit un) qui appuya sa proposition. Il fut un peu mieux écouté ; mais cela n'empêcha pas que l'on se dispensa d'adopter le mariage des Prêtres.

L'Assemblée se sépara sans rien décider ; elle fut ajournée au mercredi suivant ; mais je ne fus pas tenté d'y retourner.

Jusqu'ici je n'ai fait qu'examiner les choses les plus générales ; j'espere employer le tems qui me reste à pénétrer des détails curieux. Si tu agrées le petit Ouvrage que je t'offre, je pourrai t'en faire part, ami Lecteur, avant d'aller retrouver Pluton ; mais sois sûr que je ne partirai pas d'ici sans t'avoir fait mes adieux.

FIN.